



CLASSIQUES  
GARNIER

Édition de VÉRON (Marc), BESSON (Jean-Louis), « Annexe II. Témoignage – La voix de Jovet par Charlotte Delbo », *L'Art du théâtre*, Tome I, *Le métier de comédien*, JOUVET (Louis), p. 413-414

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-12868-7.p.0413](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-12868-7.p.0413)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2022. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## ANNEXE II

### Témoignage – La voix de Jovet par Charlotte Delbo<sup>1</sup>

Pourquoi ce jour-là, me suis-je trouvée seule dans une rue du camp ? Nous ne circulions jamais qu'en groupe, l'œil et l'oreille aux aguets. Pourquoi étais-je seule ce jour-là au moment où des coups de sifflet éclatent de toutes parts, où des Politzei forment des chaînes au bout de chaque rue ? Sans même savoir comment cela s'était produit, me voilà dans une colonne que des femelles SS mettent en place à coups de botte, que des kapos maintiennent en place à coups de bâton. Comment me suis-je laissé prendre si bêtement ? Stupide que je suis. Oh ! Que c'est bête, bête !

Me voilà au milieu de ces visages inconnus. Des Russes, des Polonaises, personne qu'il me souvienne avoir déjà vu, personne qui parle français. Lentement, à force de coups et de cris, la colonne se stabilise. Elle ne se défait plus. Tout le monde s'est résigné peut-être. Mon dépit redouble. Et mon anxiété. Je ne reverrai pas les camarades. Où va-t-on ? On ne le sait jamais. Dans quelle sorte d'usine ? On ne le sait jamais. Je suis au bord du rang, je regarde, je scrute, je cherche une issue possible. Des kapos gardent les alentours, assez nonchalantes maintenant. Elles sont fatiguées d'avoir couru et joué du bâton. Deux SS femelles nous surveillent, vont et viennent d'un bout de la colonne à l'autre. On attend Pflaum, dit « le marchand d'esclaves », parce que c'est lui qui s'occupe des transports, parce que c'est avec lui que traitent les industriels preneurs de main d'œuvre. Quand il arrivera, on relèvera les numéros, on formera le convoi. Nous partirons. Je partirai et mes camarades ne sauront pas où je suis. On attend. Survient une troisième SS qui rejoint ses deux pareilles, et toutes les trois s'arrêtent. Je les regarde. Je ne les

---

1 Extrait de Charlotte Delbo, *Une connaissance inutile*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1970, p. 132-135.

quitte pas des yeux. Il suffirait qu'elles s'intéressent tout à coup à quelque chose, à l'autre bout de la colonne par exemple, pour que... J'observe surtout celle qui me tourne le dos. À la façon dont elle se plante sur ses jambes, j'ai l'impression qu'elle déplace son attention et, soudain, dans un de ces éclairs comme on en a dans les rêves, j'entends la voix de Jovet, à sa classe au Conservatoire, Jovet disant à un élève qui avance sur l'estrade et attaque une scène : « Non. Recommence. Tu n'es pas entré. Entre. Et attends. Voilà. Mets-toi en place. Bien. Ne bouge plus. Installe-toi. Tu es en place. Maintenant, tu peux parler. Et nous, nous savons que tu as quelque chose à dire. Maintenant on va t'écouter. Maintenant, on sait que tu vas parler. Mets-toi en place. Installe-toi. » Les trois SS étaient en place. À leur dos, à leurs bottes, à leurs épaules, j'ai su qu'elles entamaient une conversation et qu'elles ne bougeraient pas. Elles étaient installées. Alors, vite, je bondis hors du rang. De toutes mes jambes, je m'engage dans une rue en face de moi, je cours et ma course fait surgir une Politzer que je bouscule, je cours, je cours jusqu'au fond du camp, jusqu'à notre baraque où j'arrive hors d'haleine, épuisée d'avoir tant couru, d'avoir couru si vite, d'avoir eu si peur, et je m'abats dans le groupe de mes camarades qui m'ouvrent les bras. « Où étais-tu ? Tu avais été prise ? Quand nous avons entendu les sifflets et vu que tu n'étais pas là, nous avons eu peur. Oh, ce que nous avons eu peur ! » Moi aussi j'ai eu peur. Il m'a fallu longtemps pour reprendre ma respiration, pour entendre s'espacer les battements de mon cœur.